

Combat de Taureaux

les autels d'un culte spécial étaient le théâtre.

L'audace et l'adresse des banderilleros dépassent d'ailleurs toute imagination.

J'ai vu l'un d'eux s'asseoir sur une chaise au milieu de l'arène, et croiser négligemment devant lui ses jambes en bas roses. Il tenait au-dessus de sa tête une banderille et attendait le taureau. Celui-ci l'attaqua violemment. Un instant après la banderille était plantée dans sa chair, et il démolissait la chaise à coups de tête. Comment l'homme avait-il fait pour passer entre son siège et les cornes, je ne le saurai jamais, c'est le secret de sa dextérité. Un autre banderillero, à la même représentation, ramassa la lance d'un picador au moment où le taureau l'attaquait furieusement. Il la planta en terre et franchit d'un bond toute la longueur de l'animal. Le taureau stupéfié cherchait par où son ennemi avait bien pu disparaître. Cependant l'homme, en l'air, lui avait enfoncé une banderille dans le cou.

On voit à chaque course de semblables miracles d'adresse et de témérité.

Un taureau ne reçoit jamais plus de trois paires de banderilles. Quand elles ont été plantées, l'orchestre donne une note de trompette triste et prolongée; le moment tragique et excitant du spectacle approche. Tout ce qui s'est passé auparavant n'était en quelque sorte qu'une préparation. Le quatrième acte du drame va se jouer.

Le "matador" lui-même paraît sur l'arène: "l'espada". Il est vêtu comme les autres mais plus richement. Sa veste est tout or et tout paillettes; des dentelles de prix ornent sa poitrine. On peut encore le distinguer à ceci qu'il est toujours tête nue. Ses cheveux noirs sont soigneusement lissés et se terminent par une petite tresse. Sa main gauche tient une sorte de fanion de drap rouge, et sa main droite une longue épée de Tolède. Les capeadors l'entourent comme des soldats entourent leur chef, prêts toujours à intervenir au moment du péril, et lui s'approche du taureau, froid, digne, mais terrible et triomphant.

Les coeurs battent violemment dans toutes les poitrines; le silence s'établit.

A Barcelone et à Madrid j'ai vu les quatre plus éminentes "espadas" d'Espagne, et j'admets qu'à part leur sang-froid, leur adresse et leur entraînement, elles possèdent un certain pouvoir hypnotique qui agit sur l'animal et l'emplît d'une alarme mystérieuse. Le taureau se conduit autrement devant le matador que devant les précédents acteurs du drame. Ce n'est pas qu'il recule, au contraire, il l'attaque peut-être avec plus d'opiniâtreté encore. Mais, dans les luttes précédentes, on sentait chez l'animal, en même temps que sa furie, le plaisir de chasser, de disperser, de tuer; le taureau semblait convaincu que la fête entière était donnée pour lui; qu'on n'attendait qu'une chose: le voir verser du sang. Maintenant, au spectacle de cet homme glacial, l'épée à la main, il se convainc que la mort est devant lui, qu'il va périr, que l'acte irréparable s'accomplira bientôt, sur ce sol rouge.

L'état mental de la bête est évident pour tout le monde. Et c'est peut-être de cette impression lugubre que naît pour les Espagnols le charme du spectacle. L'organisme puissant, bouillant d'une surabondance de vitalité, de désir, de force, ne veut pas mourir; il ne consentira pour rien au monde à disparaître. Et la mort inévitable, irrésistible, approche; dès lors, c'est une indicible tristesse, un incommensurable désespoir qui s'emparent du taureau et augmentent à chaque seconde. Il ne voit plus les capeadors, qu'il poursuivait tout à l'heure avec tant de rage; il attaque le matador seul, mais il l'attaque comme s'il se sentait déjà perdu.

L'espada ne le tue cependant pas d'abord, car c'est défendu par les lois tauro-machiques. Elle trompe le taureau par des mouvements du fanion, échappe aux cornes menaçantes par des voltes légères, attend le moment favorable, recule, avance. Le toréador cherche évidemment à augmenter l'angoisse de l'assistance; il va frapper!... mais non, l'épée s'abaisse et le fanion s'élève. Il va frapper!...

La lutte couvre toute l'arène; elle luit sous le soleil, elle s'assombrit dans l'ombre. Les applaudissements se font entendre dans le cirque; les acclamations re-